

La femme ensorcelle doucement les yeux et les cœurs; elle a tant d'artifices pour venir à bout de ses desseins et jouer ses histoires, que ce serait tenter l'impossible que de les vouloir éviter, car sachant bien qu'elle est le siège de l'amour lascif, sa gloire est de se faire appeler maîtresse et d'entraver en ses filets les plus subtils et les plus rebelles du monde. Pausanias faisant le portrait de la déesse de l'amour, la représente de face, extrêmement belle, lui mettant sous le pied droit un lion, un lièvre, un oiseau, un poisson, et sous le pied gauche une tortue; le beau visage signifie que la femme, par les attraits de sa face, gagne à soi les Hercule, les Samson, les vrais lions; les Sardanapale et Héliogabale, lièvres en faiblesse et sournoiserie; les Adam et David, vrais oiseaux en contemplation, les Salomon en science et sagesse, et même tous les autres hommes, exprimés par les poissons nageant en la mer de ce monde. Mais ce qui en est remarquable, Vénus avait une tortue sous le pied gauche, qui est le côté du cœur, pour montrer que comme cet animal elle vit encore le cœur arraché. Lisez les naturalistes. Ainsi la beauté périssable d'une femme a tant de pouvoir sur les esclaves de ses passions, qu'elle leur arrache le cœur plein de vie et les charme de telle sorte que demeurant aveuglés, elle les expose à mille vanités et à mille misères.

DIANE DE POITIERS

L'amant de cœur, chez les courtisanes, c'est la vengeance de tous les autres amants: il apporte le mépris, la ruine, la désolation.

...



I

Pourquoi les courtisanes n'ont pas d'enfants.



LOMBE était en deuil, mais ce n'était pas le deuil de son bonheur.

Le comte d'Aspremont, en l'arrachant aux inquiétudes et aux surexcitations de la vie parisienne, en lui laissant Dieu qu'elle aimait, en lui donnant son cœur prodigue, lui avait fait une seconde vie qui valait mieux que

la première. Elle marchait donc en avant sans un seul regret, contente plutôt que fière d'être la comtesse d'Aspremont, heureuse d'être femme, heureuse d'être mère.

Colombe était de ces bonnes créatures, toutes de vertu, de foi et de charité, qui ne cherchent rien au delà de l'horizon. Elles vivent du présent; si elles se tournent vers l'avenir, c'est par l'espoir en Dieu.

Le comte d'Aspremont n'était peut-être pas si heureux : il reconnaissait qu'aucune femme au monde n'était plus digne de porter son nom. Mais il avait ses jours de misanthropie. Cet homme, qui avait passé sa jeunesse dans les plus ardentes folies, se sentait le génie de l'apôtre et du réformateur. Il avait beau vouloir rire de lui-même, il lui semblait que l'esprit de charité le poussait vers une chaire ou vers une tribune. Il ne comprenait pas encore que le meilleur apôtre et le meilleur réformateur est le père de famille qui fait de sa maison le sanctuaire de toutes les vertus chrétiennes ou patriotiques. Ce sont les premières vertus.

D'Aspremont aurait voulu commencer par conquérir au bien la sœur de sa femme, cette

Lucia qu'il avait eue pour maîtresse, qui avait tué son ami Gontran Staller, qui avait promené le scandale aux quatre coins de Paris.

Entrouvrons la porte de mademoiselle Phryné.

Il est trois heures, une jeune femme, avec un enfant dans les bras, vient d'entrer chez la comédienne. C'est Colombe.

Lucia a passé la nuit dans un souper. Elle a dansé et elle a joué; elle ne s'est couchée qu'au matin; elle se réveille à peine.

La jeune mère est suffoquée par les parfums qui empoisonnent l'hôtel de Lucia. On y respire tout à la fois le cigare, l'eau de Lubin, les roses et les violettes fanées, le vinaigre des quatre-voleurs, la poudre à la maréchale. On y sent la vie artificielle.

C'est un sentiment chrétien et familial qui conduit Colombe chez sa sœur. Une fois encore elle veut tenter de l'arracher aux délices et aux horreurs de la vie de courtisane.

En voyant entrer la comtesse, Lucia est ravie; elle se jette hors du lit pour courir l'embrasser.

Elle prend la mère dans ses bras et pleure

de joie sur l'adorable petite figure toute souriante de l'enfant.

— Ma chère Lucia, dit la comtesse, j'ai fait un vœu avant d'accoucher, j'ai juré à Dieu que je te sauverais.

Lucia regarde sa sœur avec surprise. Elle semble ne pas comprendre.

— Tu as juré que tu me sauverais ! Mais je ne suis pas si perdue que cela. Ne dirait-on pas que tu viens me voir à l'hôpital.

— Ah ! ma chère Lucia, ton corps est dans un palais, mais ton cœur est à l'hôpital ; comment n'as-tu pas la fierté de comprendre cela ?

Lucia relève la tête. Elle s'indigne, mais elle se contient.

— J'y ai songé, mais le temps n'est pas venu : je suis si jeune !

— Fais donc à ton devoir le sacrifice de ta jeunesse. Je t'en conjure au nom de ma mère, au nom de ma fille.

Et Colombe, devenant plus douce encore :

— Vois-tu, Lucia, je ne serai heureuse qu'à moitié tant que les journaux crieront tes hauts faits par dessus les toits. M. d'Aspremont a le

bon goût de ne pas me parler de toi, mais il souffre de tes escapades.

— Ne dirait-on pas que je lui envoie mes billets à payer ?

— Il serait bien capable de les payer si tu voulais t'engager à ne plus faire de folies.

— Comme tu y vas ! On voit bien que tu as le mariage pour te distraire, moi je n'ai que l'amour. Mais rassure-toi, je veux faire une fin un de ces jours. J'aime quelqu'un. Pas un mot de plus !

— Rappelle-toi, Lucia, que j'ai fait un vœu.

On cause pendant une demi-heure ; on joue avec l'enfant, on s'embrasse et tout est dit pour ce jour-là.

Quand Colombe est partie, Lucia se promène en rêvant.

— Après tout, dit-elle, elle n'a pas l'air de s'amuser beaucoup dans son bonheur. J'aime mon amant, mais s'il ne fallait aimer que lui, je ne m'amuserais pas du tout. La vie de famille ! zut !

Zut ! c'est l'exclamation la plus éloquente de Lucia. C'est avec ce mot qu'elle ponctue ses plus belles périodes.

— Et pourtant, reprit-elle, c'est une vraie joie de porter un enfant dans ses bras.

Elle se recouche tristement.

— Oui, mais je n'aurai pas d'enfant, moi ! Les courtisanes sont comme ces arbres des tropiques qui donnent des fleurs, mais qui ne donnent pas de fruits, parce que le soleil les brûle.

II

Un amant de cœur.

Je dirai pour l'édification des ambitieuses la décadence de mademoiselle Phryné; horrible tableau qui les fera pâlir toutes et qui les attachera saintement au travail. A nsi soit-il.

Entrons de plein-pied dans la vie nouvelle de cette femme de — cœur.

Six mois avant cette visite de Colombe, la princesse de *** donna une soirée chantante. Mademoiselle Lucia était invitée « à chanter; » du moins on lui donnait un cachet de cinq cents francs pour payer ses gants et sa voiture, selon l'expression consacrée.